



LES TERRES FROIDES

UN FILM DE SÉBASTIEN LIFSHITZ

PRODUCTION

AGAT Films & Cie
52, rue Jean-Pierre Timbaud
75011 Paris
Tel 01 53 36 32 32
Fax 01 43 57 00 22

La Sept ARTE
8, rue Marceau
F-92785 Issy-les Moulineaux cedex 9
Tel 01 55 00 7777
Fax 01 55 00 77 00

PRESSE

AGAT Films & Cie
Chloé Lorenzi
9, rue Bréguet
75011 Paris
Tel 01 48 05 29 11
Fax 01 48 07 14 67
Portable (Paris et Venise) 06 88 38 26 60

ARTE

Virginie Doré-Tesler
8, rue Marceau
92 785 Issy-les-Moulineaux
Tél 01 55 00 70 46
Fax 01 55 00 73 52

VENTES À L'ÉTRANGER

Mercure Distribution
27, rue de la Butte aux Cailles
75013 Paris
Tel 01 44 16 88 44
Fax 01 45 65 07 47

à Venise :

Jacques Le Giou
Hotel Danieli
Tel 00 39 041 522 64 80
Fax 00 39 041 520 02 08

AGAT FILMS & CIE PRÉSENTE



YASMINE BELMADI

VALÉRIE DONZELLI

LES TERRES FROIDES

UN FILM DE SÉBASTIEN LIFSHITZ

60 mn - 1999 - couleurs - 35mm - format : 1.66 - Dolby SR
N° Visa : 95 709

FICHE ARTISTIQUE

DJAMEL
M. CHAMBLASSE
ISABELLE
LAURENT
MME CHAMBLASSE
MARC
BÉBITA
LE TENANCIER

YASMINE BELMADI
BERNARD VERNET
VALÉRIE DONZELLI
SÉBASTIEN CHARLES
FLORENCE GIORGETTI
ERIC SAVIN
NOZHA KHOUADRA
DANIEL ISOPPO

FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION
SCÉNARIO

IMAGE
SON

PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR

SCRIPTE

MIXAGE

DÉCOR

COSTUMES

MAQUILLAGE

MONTAGE

MONTAGE SON

SÉBASTIEN LIFSHITZ
STÉPHANE BOUQUET
ET SÉBASTIEN LIFSHITZ
PASCAL POU CET
YOLANDE DECARSIN
PHILIPPE THIOLLIER
KAREN WAKS
CYRIL HOLTZ
LAURENT GANTES
ELISABETH MEHU
SYLVIE FERRUS
YANN DEDET
EMMANUELLE LALANDE



SYNOPSIS

Parce qu'il vient d'être renvoyé de son boulot, Djamel, à peine plus de vingt ans, a une altercation violente avec sa grand-mère. Il décide alors de quitter Paris et débarque à Grenoble où il trouve un job de manutentionnaire. Dans l'entreprise où il travaille, Djamel éprouve pour le patron, qu'il va jusqu'à espionner chez lui, une attirance étrange.



ENTRETIEN AVEC SÉBASTIEN LIFSHITZ

Quelle a été votre réaction lorsque l'on vous a demandé de réaliser un film sur les notions du politique et du social ?

J'ai d'abord été étonné et heureux que Pierre Chevalier m'accorde cette confiance alors que je n'avais réalisé que trois films de court et de moyen métrage. C'était comme une reconnaissance. Et je me suis rendu compte que même si j'étais le plus jeune réalisateur de la collection, on me donnait un espace de liberté totale. J'avais des notes sur un sujet de film qui pouvait s'apparenter aux objectifs de « Gauche/Droite ». Je suis parti d'une observation. Autour de moi, j'ai l'impression que les gens de ma génération n'entretiennent pas de rapport direct à la chose politique, dont je me sens, moi-même, finalement assez éloigné. Les personnes nées depuis 1970 n'ont connu - et ne connaissent encore aujourd'hui - que la crise. J'ai le sentiment que des réflexes individualistes se sont créés. Des questions plus personnelles, individuelles, ont remplacé les questions communautaires : « comment trouver ma place, dans cette société ? Comment me faire reconnaître ? » Je voulais montrer le premier pas, le premier geste politique. Quelque chose d'aussi « simple » que trouver un emploi, ou se faire reconnaître dans une cellule familiale. Je suis parti d'un sentiment d'exclusion qui me semble animer beaucoup de gens de ma génération. Toutes leurs revendications viennent d'abord de là et se jouent à l'échelle de l'intimité par une question identitaire. C'est une jeunesse poussée à bout, autant par le sentiment qu'elle n'aura jamais accès à sa part de richesse qu'elle voit circuler dans un monde qu'elle ne pénètre pas, que parce que ce monde la méprise et l'ignore. J'ai été frappé de voir par exemple comment cette révolte s'est exprimée en marge des manifestations lycéennes de l'hiver dernier. Certains n'étaient venus que pour détruire. Pas pour voler. Comme pour exprimer une force qui n'a pas d'autre espace que la destruction.





Djamel, le personnage du film, est animé par ce sentiment de révolte mais il respecte tout le temps le droit. Il se conduit bien, comme on dit...

Oui, parce qu'il est venu pour construire. Il était dans le dénuement, aussi bien matériel que sentimental, et il part pour essayer de trouver autre chose. Il a l'espoir que l'homme qu'il est allé rencontrer l'aidera à trouver sa place. Djamel est à l'image de cette génération à laquelle on n'accorde aucune confiance. Ce qui a motivé le personnage, c'est le gâchis monumental qui est fait par ceux qui devraient aider les jeunes comme Djamel à trouver leur place dans la société. Et qui ne le font pas. J'ai le sentiment que la jeunesse française se trouve aujourd'hui principalement dans les cités et les banlieues. C'est là que se réalise le renouvellement des générations. Mais personne n'est là pour l'aider à exister décemment. Du coup, pour Djamel, il est fondamental de bien se comporter, d'être à la fois une personne modèle et une personne comme les autres.

Il veut être comme les autres mais pas forcément avec les autres. Le collectif paraît ne pas le concerner...

Il n'en est même pas là. J'aurai été incapable de faire un film ayant pour sujet le groupe. Il me semble que j'appartiens à une génération qui, pendant très longtemps, a résisté à toute idée ou discours communautaire. C'est aussi cela que je voulais montrer : le fatalisme du « chacun pour soi » qui correspond à une forme de désenchantement.

Il y a une crise de l'appartenance au monde. Mais, en même temps, je ne prétends pas être le porte-parole des gens de ma génération. Au contraire, le film se veut un point de vue totalement subjectif, personnel, qui je crois, le fait s'absenter de toute pensée collective, revendicatrice.

Le film propose à la fois une observation réaliste et une vision romanesque de ce désenchantement, en particulier par le travail photographique et l'utilisation de la musique...

J'ai essayé d'organiser le récit autour d'une opposition de symboles. La grammaire, comme les personnages du film sont finalement assez manichéens, mais c'est intentionnel. J'ai voulu un film qui mette en avant le cadre et la lumière, les jeux d'ombres, la présence de la musique. J'ai voulu m'absenter un peu de quelque chose qui a à voir avec le documentaire. En même temps, j'ai été très influencé par les premiers films de la Nouvelle Vague ou ceux de Maurice Pialat. J'oscille toujours entre un désir d'enregistrement brut du réel et un romanesque assez prononcé. Le passage à la fiction implique, pour moi, une prise de distance avec le réel.

Ca ne m'intéressait pas de répondre à la question du politique par une forme trop documentaire, qui me semblait attendue. J'ai essayé de créer un monde opaque, avec en particulier, une lumière froide, des images denses et des personnages dont le regard s'absente. Djamel appartient à un monde mortifère. D'ailleurs, la mort est présente dès les premières images du film : lui, sous un arbre, jouant entre l'ombre et la lumière. En même temps, le montage vient s'opposer à cette présence insistante de la mort, parce qu'il essaie d'être fidèle au rythme de Djamel. Il prend le pouls du personnage en crise, sans cesse en mouvement.

Le décor de cette crise, c'est Grenoble l'hiver. Un monde silencieux, froid et impénétrable. Et aussi des corps...

Le film parle de la pénétration dans tous les sens du terme. Celle d'un territoire, d'un espace intime et d'un corps. Il passe par des cercles concentriques, du plus large au plus resserré. On va vers le cœur, quelque chose qui a à voir avec l'identité, l'incarnation et la naissance. La pénétration, qui est l'acte avant la naissance, ne cesse d'obséder Djamel. Le premier geste à faire pour appartenir au monde lorsque l'on n'y est pas reconnu, c'est le pénétrer. C'est un acte identitaire fondateur. C'est ce que recherche Djamel vis-à-vis de cet homme et de sa famille. Le film met en avant les corps comme lieux premiers de l'expression d'un désir de reconnaissance. D'ailleurs, pendant le tournage, j'ai ressenti une sorte de symbiose avec le corps de Yasmine. Le geste de son corps est un peu le mien quand je filme : une manière d'engager mon regard sur le monde en l'exposant le plus possible. En cela, j'espère partager la crudité et la sincérité de Yasmine. J'ai alors l'impression qu'essayer d'être et essayer de filmer se confondent.





SÉBASTIEN LIFSHITZ

Après des études d'histoire de l'art, il travaille comme assistant de Bernard Blisten sur diverses expositions au Centre Georges Pompidou, puis comme assistant de la photographe Suzanne Lafont. Il réalise un premier court métrage en 1995 « Il faut que je l'aime », puis « Claire Denis la vagabonde » un documentaire-portrait sur la réalisatrice. Son moyen métrage « Les corps ouverts » reçoit le Prix Jean Vigo du court métrage en 1998, il est présenté au festival de Cannes dans la sélection Cinémas en France en 1998 et bénéficie d'une sortie nationale. Puis Sébastien Lifshitz réalise pour la Collection Gauche/ Droite « Les terres froides ». Il termine actuellement son premier long métrage « Presque rien ».

YASMINE BELMADI

On découvre Yasmine Belmadi dans « Les corps ouverts » de Sébastien Lifshitz. Il reçoit pour ce film le Prix d'interprétation masculine au Festival Côté Court de Pantin 1998 et le Lutin 1998 du meilleur acteur. Depuis, il a tourné avec François Ozon dans « Les amants criminels », avec Bernard Stora dans « Un dérangement considérable » et dans divers courts métrages.

